

ABONNEMENTS

LYON
Un an. 7 fr.
Six mois. 4 »

DÉPARTEMENTS
Un an. 9 fr.
Six mois. 5 »

ÉTRANGER
SELON LES DROITS DE POSTE

Les abonnements sont reçus à partir du 1^{er} de chaque mois; ils se paient d'avance aux bureaux du journal ou en mandats sur la poste à l'ordre du direct.-gérant. L'administration ne répond pas des abonnements qui seraient contractés chez ses dépositaires et desservis par ces derniers.

LA VÉRITÉ

JOURNAL DU SPIRITISME

PARAÎSSANT TOUS LES DIMANCHES

AVIS

Les manuscrits qu'on voudra bien nous adresser seront soumis à l'examen du comité de rédaction et inscrits à tour de rôle, s'il y a lieu de les insérer.

Malgré cette mesure, les divers travaux publiés par la VÉRITÉ n'engagent que la responsabilité de l'auteur.

Les lettres nécessitant réponse devront être accompagnées d'un timbre-poste. — Envoi franco des lettres et manuscrits.

Tout ouvrage dont il sera déposé aux bureaux deux exemplaires, sera annoncé ou analysé.

Bonne foi.

La bouche parle de l'abondance du cœur : c'est pourquoi l'homme de bien tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur; et l'homme méchant tire de mauvaises choses du mauvais trésor de son cœur. (Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. xii, v. 34 et 35.)

Sagesse.

Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups; soyez donc prudents comme des serpents, et simples comme des colombes.

(Christ. — Evangile selon S. Mathieu, ch. x, v. 16.)

Charité.

Quand je parlerais toutes les langues des hommes et même des anges, si je n'ai pas la CHARITÉ, je suis comme l'airain qui résonne, ou comme la cymbale retentissante.

(I. Epître de S. Paul aux Corinthiens, ch. xiii, v. 1.)

Bureaux à Lyon, rue de la Charité, 48.

DÉFENSE DU SPIRITISME

CONTRE SES DÉTRACTEURS.

(ONZIÈME ARTICLE. — Voir le dernier numéro.)

§ 8.

RENAN ET SON ÉCOLE.

Faudra-t-il s'arrêter maintenant à discuter la théorie de M. Chevreul, de l'Institut, de l'action inconsciente des mouvements musculaires, théorie dont M. Thury a démontré le vide, puisqu'elle « ne suffit pas à expliquer les mouvements sans contact, ni ceux qui s'accomplissent dans un sens où l'action musculaire ne saurait les produire (1) » ?

Faudra-t-il discuter la théorie de M. Faraday, le célèbre physicien anglais, dont l'explication, d'après ce que rapporte M. Figuier (2), n'a paru satisfaire complètement personne ?

Faudra-t-il discuter la théorie de M. l'abbé Moigno, qui ne voit dans le phénomène de la rotation des tables « que le résultat futile à prévoir de mouvements musculaires produits par la volonté et l'imagination, sans que notre âme ait la conscience et le sentiment de l'impulsion donnée par elle à nos organes, sous l'influence d'une préoccupation qui l'absorbe ou d'un entraînement qui la fascine et l'éblouit (3) » ? Opinion qui est, on le voit, le mélange de celles de MM. de Gasparin, Figuier et Babinet.

Nous avons déjà réfuté plus haut toutes ces doctrines et ce serait nous répéter en pure perte. Poursuivons, par d'autres contradicteurs à combattre et à réduire.

Renan et son école ne prennent pas même la peine de discuter les faits, ils les rejettent tous *à priori*, les qualifiant à tort de surnaturels, et partant impossibles et absurdes, ils leur opposent une fin de non-recevoir absolue et un *dédain transcendant*. Renan a dit la-dessus une parole éminemment vraie et profonde : « le surnaturel ne serait autre chose que le surdivin. » Nous adhérons de toute notre énergie à cette grande vérité, mais nous faisons observer que le mot même de miracle (*Mirum*, chose étonnante et alors inexplicable) ne veut pas dire, tant s'en faut,

intervention des lois de la nature, mais bien plutôt *flexibilité de ces mêmes lois encore inconnue de l'esprit humain*. Nous disons même qu'il y aura toujours des miracles, car l'ascension de l'humanité vers la connaissance de plus en plus parfaite étant toujours progressive, cette connaissance aura besoin constamment d'être devancée et aiguillonnée par des faits qui paraîtront merveilleux à l'époque où ils se produiront et ne seront compris et expliqués que plus tard. Un écrivain très-accredité de notre école, s'est laissé prendre à cette objection (Allan-Kardec). Il répète dans maints passages de ses œuvres qu'il n'y a ni merveilleux, ni miracles; c'est une inadvertance résultant du faux sens de *surnaturel* repoussé complètement par l'étymologie du mot. Nous disons, nous, que si le mot *miracle* n'existait pas, pour qualifier des phénomènes encore à l'étude et sortant de la science vulgaire, il faudrait l'inventer comme le plus approprié et le plus logique.

Rien n'est surnaturel, nous le répétons, car en dehors de la nature créée et de la nature incréée, il n'y a rien absolument de concevable; mais il y a du surnaturel, c'est-à-dire des phénomènes qui peuvent être produits par des êtres intelligents autres que les hommes, selon les lois de leur *nature*, ou bien produits soit médiatement, soit immédiatement, par Dieu, selon sa *nature* encore et d'après ses rapports *naturels* avec ses créatures.

C'est dans ces termes et avec ces prémisses posées (il ne peut rationnellement y en avoir d'autres), que nous allons maintenant examiner les objections de Renan et de ses disciples Littré, Ernest Havet, Paul Renand et autres. Nous leur laissons la parole et nous les réfuterons selon notre habitude par un adversaire de l'autre catégorie.

Nous soulignerons seulement les pauvretés nombreuses avancées avec un aplomb imperturbable et une orgueilleuse assurance.

Le miracle est-il possible? Non, disent-ils en foule.

« L'âge moderne en rejetant le miracle, dit M. Littré, n'a pas agi de propos délibéré, le voulant et le recherchant, car il en avait reçu la tradition avec celle des ancêtres, toujours si chère et si gardée. C'est donc sans le vouloir et sans le chercher qu'il l'a repoussé, et par le seul fait du développement dont il était l'aboutissant. Une expérience que rien n'est jamais venu contredire lui a enseigné que tout ce qui se racontait du merveilleux avait constamment son origine dans l'imagination qui se frappe.

(1) Thury, p. 39.

(2) HISTOIRE DU MERVEILLEUX, tome IV, p. 343.

(3) Cosmos, tome II, p. 584; Paris 1853.

dans la crédulité complaisante, dans l'imposture qui égare les âmes honnêtes, et dans l'ignorance et des lois de la nature et de la sagesse divine, que les partisans du merveilleux invoquent à son appui. *Quelque recherche qu'on ait faite, jamais un miracle ne s'est produit là où il pouvait être observé et constaté.* Jamais dans les amphithéâtres d'anatomie et sous les yeux des médecins, un mort ne s'est relevé et ne leur a montré par sa seule apparition que la vie ne tient pas à cette intégrité des organes qui d'après leurs recherches, fait le nœud de toute existence animale, et qu'elle peut encore se manifester avec un cerveau détruit, un poumon incapable de respirer, un cœur inhabile à battre. Jamais dans les plaines de l'air, *aux yeux des physiciens, un corps pesant ne s'est élevé contre les lois de la pesanteur*, prouvant par là que les propriétés des corps sont susceptibles de suspensions temporaires, *qu'une intervention surnaturelle peut rendre le feu sans chaleur*, la pierre sans pesanteur, le nuage orangeux sans électricité. Jamais dans les espaces intercosmiques, aux yeux des astronomes, la terre ne s'est arrêtée dans sa révolution diurne, ni le soleil n'a reculé vers son lever, ni l'ombre du cadran n'a manqué de suivre l'astre dont elle marque les pas; et les calculs d'éclipses toujours établis longtemps à l'avance et toujours vérifiés, témoignent qu'en effet rien de pareil ne se passe dans les relations des planètes et de leur soleil. Ainsi a parlé l'expérience perpétuelle.

« Cette expérience, disent-ils encore, a eu un autre résultat, encore plus décisif, Elle a servi de base à une induction générale qui n'est autre que la doctrine des lois naturelles et de leur constance. Ce n'est point par hasard si jamais l'ordre des choses ne s'est démenti, si jamais des interventions n'ont eu lieu dans l'arrangement des mondes, dans la succession des causes et des effets. L'étude séculaire des phénomènes, étude préparée, entourée, poursuivie par toutes les civilisations qui se sont remplacées l'une l'autre dans une série hiérarchique, a dévoilé, en général, comment les choses se meuvent, s'arrangent, agissent mutuellement, se combinent et se décomposent, vivent et meurent, se transmettent par filiation et se perfectionnent. Les lois des nombres, des formes géométriques et des mouvements sont connues; la pesanteur meut les astres dans leurs orbites; la matière chaude, lumineuse, électrique, magnétique, sonore, suivant des conditions régulières. Elle est douée d'une force secrète qui la travaille en ses molécules et la désagrège incessamment pour en former d'autres agrégats déterminés. Des propriétés encore plus particulières règlent la constitution des corps organisés, donnent la vie, l'entretien et la renouvellent. Enfin dans cette masse vivante qui se divise hiérarchiquement en végétalité, animalité, et humanité la loi de progression naturelle est manifeste. Cette filiation graduée permet à son tour à l'humanité d'accumuler en elles toutes les richesses intellectuelles et morales et à créer les phases successives de la civilisation. Ainsi tout converge vers un but providentiel dans cet immense enchaînement des êtres où tout se soutient et marche par sa propre constitution, sans qu'aucune intervention immédiate de la divinité soit nécessaire. L'esprit ancien était satisfait quand il avait supposé que les événements qui l'intéressaient étaient l'œuvre d'êtres surnaturels faisant arriver des choses qui, sans cela, ne seraient pas arrivées. L'esprit moderne, au contraire, n'est satisfait que quand il a compris comment les événements qui l'intéressent découlent des mondes. Pour lui l'ensemble des choses est une trame serrée qui ne laisse rien

passer. Ce qui caractérise donc de la manière la plus tranchée l'âge moderne de l'âge ancien, c'est que le premier ne croit pas au miracle, et que les âges antérieurs y croyaient. Nulle différence qui soit plus marquée et plus effective. Là est le signe par lequel on distinguera le plus sûrement des âges qui sont pourtant dans un rapport de filiation tel que l'incrédulité des uns ne se serait jamais établie sans la crédulité des autres; le développement de l'humanité ayant traversé des phases aussi nécessaires que celles par lesquelles doit passer le corps humain pour arriver à la virilité. »

PHILALÉTHÈS.

(La suite au prochain numéro.)

NÉOPLATONISME

DOCTRINES. — L'UN ET L'AMOUR DE L'UN.

« Toutes les essences sont dans le monde intelligible comme autant de statues qui sont visibles par elles-mêmes, dont le spectacle donne aux spectateurs une ineffable félicité. » (Enn. v, liv. viii, § 4; t. iv, p. 115.)

Enfin, Plotin dit ci-dessus, au commencement du § 2 : « Comme ce qui est divin est ineffable, on prescrit de n'en point parler à celui qui n'a pas eu le bonheur de le voir. »

Ce magnifique morceau de Plotin est assurément ce que l'antiquité nous a laissé de plus beau sur les vérités religieuses enseignées dans les mystères d'Eleusis. Il semble inspiré par les conceptions les plus sublimes de Platon et d'Aristote, parmi les philosophes, de Pindare, parmi les poètes : « Heureux, disait Pindare, qui a vu les mystères d'Eleusis, avant d'être mis sous terre ! Il connaît les fins de la vie et le commencement donné de Dieu. » (Ed. Boissonade, *Fragments*, p. 293. Voy. M. Villemain, *Essais sur le génie de Pindare*, p. 28.) L'idée exprimée dans ces vers de Pindare est développée par Plotin dans un beau passage qui se termine par ces lignes : « Avant de sortir de la « vie, l'homme sage connaît que le séjour l'attend nécessairement, et l'espérance d'habiter un jour avec les dieux vient « remplir sa vie de bonheur. » (Enn. iv, liv. iv, § 45; t. ii, p. 505.) Plotin dit encore ailleurs : « C'est donc avec sagesse « qu'on enseigne dans les mystères que l'homme qui n'aura pas « été purifié séjournera, dans les enfers, au fond d'un borbier, « jusqu'à ce qu'ayant subi de nouvelles épreuves, il mérite de « remonter. » (Enn. i, liv. vi, § 6, t. i, p. 107.)

Telle est la vie des dieux; telle est aussi celle des hommes divins et bienheureux; détachement de toutes les choses d'ici-bas : dédain des voluptés terrestres, fuite de l'âme vers Dieu qu'elle voit seul à seul.

DOCTRINES. — LE DIEU SUPRÊME.

N'oublions pas que nous sommes à un temps de transition, voilé de nuages à demi transparents; essai de conciliation et d'alliance entre les impossibilités; tentative vaine de réformes à opérer sur de vieilles doctrines. Tout cela ne devait aboutir qu'à les détruire à jamais. Ces systèmes mitoyens et de transaction qui cherchent à former un pacte entre le passé et l'avenir, ne satisfont ni le vulgaire, ni les philosophes, ni les habitudes des croyants, ni les espérances des âmes ardentes. Le Néoplatonisme avait la prétention d'être une philosophie; et par son mélange de superstition antique et de folles rêveries, il révoltait les penseurs. Il voulait être une religion, et sa poésie vaporeuse transformait en symboles les traditions populaires, auxquelles il ne faisait ni assez de substance pour que le peuple s'y attachât,

ni la sublimité d'une abstraction assez pure pour que les esprits métaphysiques l'adoptassent. Parmi les monuments de cette école vague et bizarre, il faut compter plusieurs écrits mal compris des modernes ; la vie de Pythagore, le Livre des mystères de Iamblique, les œuvres de Porphyre et celles de Philostate. La vie d'Apollonius de Tyane, par ce dernier, n'est, le plus souvent, qu'une légende religieuse et métaphysique, appartenant à la même école, dont le fond peut être vrai, mais qui est enjolivé de toutes les croyances de ce temps. L'essai de Porphyre sur l'entrée des nymphes dans l'Odyssée, offre un exemple curieux de l'habileté avec laquelle on transformait la poésie en allégorie mystique. Toutes les légendes des vieux temps devenaient allégories. Cependant, on professait pour elles un souverain respect : on ne s'apercevait pas que, les réduire à l'état de symbole, c'était leur enlever leur puissance populaire et les atténuer jusqu'à les détruire. Pour donner du poids à ces théories vagues et séduisantes ; pour les faire accepter au peuple, on essayait de les rattacher aux temps reculés ; on se plongeait dans les ténèbres de la plus profonde antiquité ; on établissait un lien entre la nouvelle philosophie et les vénérables traditions, qui sanctionnaient de leur autorité cette combinaison étrange de mysticisme rêveur, de légendes orientales, de métaphysique subtile, de doctrines, les poèmes avaient senti le besoin de se renouveler et de justifier le changement qu'ils introduisaient dans le polythéisme, ramené peu à peu au christianisme avant de se convertir définitivement à lui,

« Tout en conservant (dit Celse) (1), les idées, les traditions et les faits que nos aïeux nous ont légués ; tout en restant fidèles à ces débris vénérables d'une antiquité reculée, nous pouvons admettre, comme les chrétiens, l'idée de Dieu, créateur et régulateur suprême, guide providentiel : rien ne s'y oppose. Qui nous empêche donc de reconnaître une essence supérieure, une âme divine, présidant à toute chose ? Pourquoi n'approuverions-nous pas un culte plutôt spirituel que matériel, un culte s'adressant à l'esprit plutôt qu'aux formes, une idée pure sans idolâtrie apparente ? Qu'y a-t-il d'incompatible entre l'ancienne croyance fidèle à ces dieux que tous les peuples ont adorés, et la foi unique en un Dieu suprême, primitif, universel, dont la volonté assigna jadis sa place et son rang à chacune des divinités subalternes et inférieures ? Laissez à chaque peuple ses dieux ; qu'il leur rende un culte différent ; ce ne sera pas détruire l'unité de l'Être suprême ; ce ne sera pas contrarier l'unité du plan qui régit le monde. Le culte de toutes ces divinités différentes va se réunir et se refléter sur Dieu même, qui a fait d'elles ses délégués et ses représentants.

« Prétendra-t-on que l'homme ne peut servir plusieurs maîtres ? Je ne le crois pas : Dieu n'est point jaloux (comme nous autres mortels) du pouvoir qui lui appartient ; et les faiblesses humaines ne peuvent lui être imputées sans outrage. N'est-il pas placé hors de toute injure ? n'est-il pas à l'abri de toute espèce de dégradation ? Rendre hommage aux divinités subalternes, ce n'est point l'offenser. Une essence pure, impérissable et sans mélange, peut-elle créer par elle-même des êtres aussi bornés et aussi périssables que nous ? N'est-il pas naturel de croire que l'immortel a chargé de ce soin des puissances inférieures, soumises à son pouvoir, filles de sa volonté, mères et directrices de tout ce qui est périssable et passager ? »

Le système de Celse donne déjà l'idée et l'esquisse de cette rénovation du paganisme, de cet ébranlement imprimé à l'ancien système. Plus tard, une élaboration habile achève l'œuvre : le Néoplatonisme naît. Nous avons déjà vu ce qu'enseigne Plotin sur l'Un et sur le Dieu suprême. Proclus, malgré ses pratiques théurgiques et son commerce de tous les jours avec des Esprits se donnant pour les divinités de l'Olympe et en jouant les personnages dans les apparitions des sanctuaires ou dans les visions privées, Proclus, disons-nous, dont nous avons rapporté la fantastique vie, tient, comme Plotin, pour un Dieu chef et créateur de tous ces êtres qualifiés de dieux par les païens et tenus par eux pour

impassibles et *pneumatiques*, tandis qu'au contraire ce n'étaient, au dire d'Evhemère, que ces hommes qui avaient vécu parmi nous et avaient conservé toutes les basses passions de notre sphère terrestre, qui étaient encore plongés dans le sensible. Julien, lui-même, est du même avis, son *Roi Soleil* n'est considéré par lui que comme l'exemplaire matériel et le paradigme du soleil spirituel qui est le souverain des dieux. Il y a analogie et presque identité, ainsi que l'observe très-judicieusement Emile Lamé, entre la théologie métaphysique de Julien et celle du christianisme. Le vieux paganisme se transformait ainsi de plus en plus et bientôt il allait confesser la nouvelle religion, remplaçant les dieux par les anges, ses demi-dieux et ses héros par les saints et les bienheureux. Mais sur Dieu et son unité, sur son verbe, ils étaient complètement d'accord depuis longtemps, païens et chrétiens ; là où ils furent longtemps divisés, c'est sur la nature du Christ. Les païens auraient bien consenti à le reconnaître comme un être pneumatique et à le recevoir dans le Panthéon de leurs dieux, mais ils ne voulaient pas l'admettre tout seul au privilège de la divinité. L'exclusion et l'intolérance du christianisme, bien nécessaires pourtant en face du polythéisme, furent les principaux obstacles à vaincre et à surmonter. A. P.

(La suite au prochain numéro.)

EXPÉRIENCES MAGNÉTIQUES.

Première expérience. — En 1842, je magnétisais quelquefois une jeune dame qui, somnambule très-lucide, voulait bien se prêter à des expériences qui ne la fatiguaient pas et qui étaient pour moi d'un grand intérêt. Un jour, je venais de l'éveiller lorsqu'elle se prend à me regarder avec un air d'inexprimable anxiété ; elle se frotte les yeux, me regarde encore et finit par s'écrier d'un ton qui exprimait à la fois la surprise et l'horreur :

— Votre bras ! votre bras gauche ! mon Dieu ! qu'en avez-vous fait ? vous n'avez plus qu'un bras !

Il y avait tant de naturel dans la voix de cette dame, tant de vérité dans sa physionomie que je ne doutai pas un instant de la sincérité de son trouble. Evidemment, elle était dupe d'une hallucination. Un de mes bras était devenu invisible pour elle. Mais pourquoi le gauche plutôt que le droit ? pourquoi une partie de mon corps plutôt que toute autre ! cela me paraissait inexplicable, et depuis quatre ans que je magnétisais je n'avais rien vu de plus bizarre.

— Calmez-vous, madame, lui disais-je, reprenez vos sens et regardez-moi. Grâce à Dieu, j'ai tous mes membres, et vous voyez bien que je vous présente ma main gauche.

— Non, vous ne l'avez plus, répétait-elle avec hébétude.

— Eh ! touchez-la, madame.

Et en même temps ma main gauche prit la sienne.

Alors son trouble augmenta.

— Je sens, mais je ne vois pas.... Oh ! laissez-moi.... j'ai peur ! j'ai peur ! j'ai très-peur !... Sa voix s'éteignait en répétant indéfiniment ces mots, et, la minute d'après, elle dormait de nouveau paisiblement sur son fauteuil.

— Eh bien, madame, pouvez-vous maintenant m'expliquer...

— Oui. A l'instant où vous m'avez éveillée, par un mouvement spasmodique, et sans le vouloir, je vous ai serré la main gauche.

— Et cela a suffi pour la rendre invisible à vos yeux ? Que s'était-il donc passé ?

— Je ne voyais qu'un léger nuage blanc : c'était une atmosphère de *fluide* dont mon effort involontaire avait enveloppé votre main.

Emerveillé de l'expérience et très-satisfait de l'explication, j'éveillai la somnambule, qui, pour le coup, me vit tout entier, ce qui parut la surprendre presque autant que l'avait effrayée mon apparente mutilation.

(1) Discours véritable réfuté par Origène.

Deuxième expérience. — Le hasard seul m'avait rendu témoin de l'expérience qui précède ; mais, d'après l'explication qui m'en était donnée, il me paraissait probable que cet étrange phénomène d'invisibilité d'un corps involontairement magnétisé était de nature à se reproduire sous l'influence d'un effort volontaire. Je m'empressai donc de vérifier ce fait, en prenant soin de l'entourer de circonstances qui lui donnassent toute la certitude désirable.

Dix bougies neuves de même fabrique, et par conséquent semblables entre elles, sont placées sur des flambeaux, tandis que, dans une pièce voisine, madame X... est endormie. Je prie cette dame de magnétiser une des bougies qu'on lui apporte et qu'elle serre dans sa main pendant une ou deux minutes. Lorsqu'elle est éveillée, les assistants lui présentent successivement chacun des dix flambeaux. Toutes les fois que vient le tour de la bougie qu'elle a touchée, madame X... prétend ne pas la voir, et persiste même à se croire l'objet d'une mystification.

Troisième expérience. — Toutes les bougies sont allumées (il est onze heures du soir). Les choses se passent exactement de la même manière que précédemment, avec cette particularité remarquable que *la flamme de la bougie magnétisée est elle-même invisible*.

Quatrième expérience. — Madame X..., endormie de nouveau, magnétise, à ma prière, quatre bougies au lieu d'une, qui restent seules allumées dans l'appartement. La somnambule, que j'éveille alors, s'écrie, en ouvrant les yeux, qu'elle est dans l'obscurité, et l'incertitude de ses regards, qui nous cherchent vainement quoique nous soyons près d'elle, prouve qu'en effet elle n'y voit pas. Enfin, la lumière ne revient, pour elle, qu'à l'instant où l'on allume inopinément *derrière elle*, une des bougies qu'elle n'a pas touchées.

Après avoir observé ces faits dans l'ordre où je viens de les énoncer, je me demandai naturellement s'il était indispensable que l'objet destiné à devenir *invisible* fût magnétisé par le somnambule, et s'il n'était pas possible que l'action du magnétiseur suppléât à la sienne. Quelques essais, qui d'abord ne réussirent pas (j'ignore par quelle raison), finirent par me donner la preuve du contraire.

Cinquième expérience. — Un soir de janvier 1843, une jeune malade, madame G..., est endormie, rue de la Victoire, n°..., par M. ***, magistrat distingué de ma connaissance, dont je suis parvenu à faire un magnétiseur passionné d'incrédule qu'il était. Les choses se passent en présence de cinq ou six curieux de notre intimité, mais dont pas un n'est instruit de ce que nous proposons de faire. Ces personnes étant assises autour de la somnambule, M. *** dirige tour à tour sur chacune d'elles deux ou trois grandes *passes* longitudinales. Madame G..., qu'il éveille ensuite, n'aperçoit plus que lui et moi. Tout le reste de la chambre, où elle paraît persuadée d'être seule avec nous deux, lui semble rempli, dit-elle, d'un *nuage blanchâtre* qui l'opresse, l'incommode, lui fait cligner les paupières et *l'endort*. Quelques-uns des témoins que ce nuage dérober à ses regards lui adressent la parole : madame G... est stupéfaite ; ces voix fantastiques la confondent. Elle regarde encore et ne distingue toujours rien.

— C'est prodigieux ! dit-elle, je connais toutes ces voix, il me semble qu'elles vibrent à mes oreilles, et pourtant je ne vois que vous deux, qui ne me parlez pas. Où sont donc ces messieurs ? Et madame ***, qu'est-elle devenue ? (*Les voix* lui répondaient : Nous voici, etc.) Il est certain que je les entends. Dites-leur donc de se montrer, je vous en prie ; cela me fait peur.

M***, en *bon magicien* qu'il est sans le savoir, rompt le charme pour la rassurer. A chacun de ses gestes, un des assistants reparait : c'est, pour la malade et pour nous-mêmes, une véritable fantasmagorie.

Les expériences que je viens de décrire ne prouvent toutes qu'un seul fait, mais elles le prouvent, à mon avis, d'une manière péremptoire : c'est que positivement il existe un fluide ;

c'est que ce fluide est une substance matérielle se présentant *habituellement* sous la forme d'une vapeur blanchâtre et opaque. A la vérité, nous ne pouvons le voir dans notre état ordinaire, mais il est parfaitement distinct pour les somnambules et, qui plus est, pour les somnambules éveillés, à l'instant où leur sensibilité vient d'être exaltée par le magnétisme.

Je dois, au reste, vous faire observer que ces sortes d'expériences ne réussissent pas constamment : la préoccupation des sujets qui sont prévenus de ce qu'on attend d'eux les fait souvent manquer : rien n'est plus facile à concevoir. Sans qu'ils s'en aperçoivent, leur volonté réagit autour d'eux, et *magnétise* ainsi des objets qui, l'instant d'après, leur deviennent invisibles, contre l'intention du magnétiseur. Ceci, et nous y reviendrons dans la suite, renferme à peu près tout le secret des méprises, quelquefois très-bizarres et jusqu'à présent inexplicables, que commettent les somnambules.

Les expériences dont il me reste à vous entretenir vont singulièrement modifier l'idée générale que je viens de vous donner du fluide. Cette vapeur *inerte, opaque et blanchâtre*, séjournant *comme un brouillard* où la main la dépose, se transformera dans un moment en un agent merveilleux, joignant à diverses propriétés métaphysiques celle de revêtir toutes les formes, tous les aspects, toutes les couleurs, et de *réaliser* en quelque sorte la pensée qu'il réfléchit.

Peu vous importe, au reste, que des somnambules ou des personnes éveillées servent désormais à nos démonstrations. Entre celles-ci et ceux-là il n'y a d'autre différence en faveur des derniers qu'une sensibilité plus vive et qui rend capable d'impressions plus délicates. Le somnambulisme, en un mot, sera pour nous, quand nous y aurons recours, une sorte de verre grossissant dont nous nous servirons, pour apprécier des phénomènes délicats dont les causes nous échapperaient sans son intervention.

On sait déjà, depuis assez longtemps, qu'il est possible de donner aux somnambules magnétiques des hallucinations de tous les sens, c'est-à-dire qu'à la volonté du magnétiseur ils trouvent à des substances des propriétés qu'elles sont loin d'avoir. L'un croit savourer de l'orgeat en buvant un verre d'eau, ou, qui plus est, d'*eau-de-vie* ; l'autre mange gravement *une glace* qu'on lui présente dans une tasse *vide*. Celui-ci est brûlé par une main tiède, ou glacé par la neige imaginaire dont le couvre un geste du magnétiseur. Dans tous ces cas, la sensation éprouvée est complète : l'orgeat est suave, onctueux, parfumé ; la glace saisit le palais, agace les dents et remplit la bouche d'un frais arôme de citron ou d'ananas. La main changée en feu cause une douleur atroce, et la neige enfin fait frissonner.

Presque tous les somnambules sont susceptibles d'éprouver ces sensations factices, et plusieurs d'entre eux conservent même cette faculté pendant la veille : voilà pourquoi la malveillance a tant de prise sur eux dans les expériences publiques et donne lieu si souvent à des méprises surprenantes qui corroborent l'incrédulité et déconcertent la confiance des hommes les plus convaincus.

Aujourd'hui ce fait est connu des magnétiseurs éclairés ; mais aucun d'eux, peut-être, jusqu'à présent, ne s'est posé cette question :

Les sensations factices des somnambules émanent-elles *directement* de la pensée du magnétiseur, ou peuvent-elles être aussi déterminées par les objets intermédiaires qui garderaient, pour ainsi dire, l'empreinte de cette pensée ? Un exemple me fera mieux comprendre :

(Sera continué.)

(Extrait du *Magnétisme animal*, par A. TESTE.)

Pour tous les articles non signés :

LE DIRECTEUR-GÉRANT, E. EDoux.